



LE COLLEGIEN.

Se publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois.....\$1 00
 " (États-Unis)..... 1 25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant,

AGAPIT BEAUDRY,

Collège de St. Hyacinthe.

Petites notes sur le Syllabus.

HORS DE L'ÉGLISE POINT DE SALUT

(suite.)

“ Quiconque ose dire, *hors de l'Eglise point de salut*, doit être chassé de l'Etat. ” Ainsi parlait Jean Jacques Rousseau, dans son Contrat Social ; mais l'Eglise n'est point de son avis. Pie IX a condamné, dans le Syllabus, quatre propositions qui sont la négation de la célèbre formule *hors de l'Eglise point de salut*.

1o Un mot d'abord sur chacune de ces thèses libérales condamnées par l'Eglise.

La première qui est la XVIème du Syllabus, est ainsi conçue: ‘ Tout homme est libre d'embrasser et de professer la

religion qu'il s'est persuadé à lui-même être vraie, en se laissant guider par la lumière de la raison. ”

Remarquons que tout homme peut, s'il le veut, adorer les serpents, avec les Nègres, ou les oignons comme les antiques Egyptiens ; mais il ne s'en suit pas qu'il ait le *droit* de se dégrader à ce point. Dire qu'il est *libre*, c'est-à-dire, qu'il a le *droit* d'embrasser et de professer la religion qu'il s'est persuadé à lui-même être vraie, c'est affirmer que la vérité et l'erreur plaisent également à Dieu et qu'il s'en trouve pareillement honoré, ou que le mérite d'une religion réside tout entier dans les convictions de celui qui la pratique. Or les deux suppositions sont insoutenables. Comment Dieu, la vérité même, pourrait-il être honoré par le mensonge et l'immoralité ? Et puis, s'il a révélé une religion, s'il l'a établie au prix de tant de travaux, est-ce pour qu'il soit loisible à chacun de l'accepter ou de la rejeter ? Vous ne pouvez pas dire : “ toutes les religions sont vraies, puisqu'elles se contredisent entre elles. Vous ne soutiendrez pas qu'elles sont toutes fausses, puisque vous vous dites chréti-

ens. Et cependant il faut opter entre l'une ou l'autre de ces deux conséquences. A moins de soutenir que la bonté d'une religion consiste *dans l'idée qu'on s'en fait* ; et alors c'est l'indifférence religieuse établie en principe et même, c'est nier la réalité *objective* de toute religion. En effet ; 1o des religions qui se contredisent ne peuvent pas être toutes vraies, une seule peut l'être ; 2o étant chrétiens, vous admettez qu'une au moins, est vraie ; 3o il est évident *qu'en soi* des religions fausses et non révélées ne peuvent pas plaire à un Dieu Vérité et Sainteté, Révéléateur et Fondateur d'une société religieuse. Donc, pour qu'il soit “ libre à tout homme d'embrasser la religion qu'il s'est persuadée être vraie, ” il faut que devant Dieu, les dogmes et les préceptes ne soient que secondaires, et que toute religion, fût-elle la plus corrompue et la plus absurde, honore Dieu et lui plaise pourvu que la *raison individuelle* de celui qui la pratique soit convaincue de son excellence. N'est-ce pas faire consister la religion uniquement dans l'acte de la raison humaine ? Ne sont-ce pas là des prémisses dont la conclusion

sera la destruction de toute société religieuse, de toute religieuse positive ? Au fond, cette proposition 15ième n'est que le plus pur protestantisme, ou plutôt le rationalisme, sous une forme adoucie.

En réalité l'homme n'a le droit d'embrasser et de professer que la seule vraie religion établie par le Christ. Le catholique croit, même sans être obligé de se démontrer la vérité de sa religion, et sa foi est souverainement raisonnable. Le protestant et l'infidèle sont obligés de devenir catholiques. Leur raison, bien employée, les *aidera* dans les recherches qu'il faut faire avant d'arriver au seuil de l'Église. Mais il serait pélagien celui qui dirait que la raison suffit. La foi est un don surnaturel, et la grâce divine est nécessaire pour entrer dans la seule religion qui puisse être agréable à Dieu, parce que seule elle est vraie.

Mais s'il faut affirmer hautement, contre l'indifférentisme et le Latitudinarisme, qu'il n'y a qu'une seule religion et qu'il y a pour tout homme une obligation stricte d'en faire partie, que doit-on penser de ces innombrables multitudes qui sont "hors de l'Église" ?

2o. La réponse est donnée par le quatrième concile de Latran : *Una est fidelium Universalis Ecclesia, extrà quam nullus omnino salvatur.* "Il n'y a qu'une seule Église Universelle ; hors de laquelle nul n'est sauvé." Pie IX ne faisait donc que sauvegarder l'antique doctrine lorsqu'il condamnait la 16ième proposition du Syllabus, ainsi conçue : "les hommes, quelle que soit la religion qu'ils pratiquent, peu-

vent y trouver la voie du salut et y acquérir la vie éternelle." Et la 17ième : On doit à tout le moins bien augurer du salut éternel de tous ceux-là mêmes qui ne sont aucunement dans la véritable Église du Christ".

Quelle raison pourrait-on alléguer pour soutenir que les sectateurs d'une religion fausse sont dans une voie qui puisse les conduire au salut ? Les *latitudinaires* en allèguent plusieurs : nous ne citons ici que celle-ci, la 18ième proposition condamnée dans le Syllabus :

"Le protestantisme n'est autre chose qu'une forme diverse de la même vraie religion chrétienne, et on peut s'y rendre agréable à Dieu tout aussi bien que dans l'Église catholique".

Au contraire, le Protestantisme n'est pas autre chose que la négation de la religion du Christ. Dernièrement encore, un protestant définissait ainsi l'essence de sa religion : "bien loin de dire que ce soit le dogme qui fait le chrétien, nous dirons... "que c'est chaque chrétien qui fera son dogme, qui formera ses croyances d'après l'état de son esprit et de son cœur, de ses lumières et de ses sentiments". (Bost. le protestantisme libéral) Voilà le Protestantisme ; bien loin d'être une des formes du christianisme il lui est diamétralement opposé. *Celui qui croira et qui aura été baptisé, sera sauvé*, a dit notre Seigneur. Or, le protestant, *comme tel*, ne peut pas faire un acte de foi, puisque le sentiment privé, son ipse dixit, est la base de sa religion.

à continuer.

BAZAR ! BAZAR ! BAZAR !

Le 8 & 9 Février.

De omni re

Du français municipal. Un maire de France publiait, en 1870, l'arrêté suivant :

" Art. 1er. Vu que les pomes de ter dans ce peis comme dans la France la Olande et les autres.

" Art. 2. Attendu que la miser est grande et que ladite maladie des pomes de ter est un grand maleur, vu que le blé est cher et le sarazin pas grené.

Art. 3. Considérant qu'il fot vivre sans mangé, vu que les habitan non ni l'un ni l'autre et qu'il fot voir.

" Art. 4. Considérant que dans l'intérêt de tout le monde j'en ai nourri mais cochon pendant tout une semaine et que j'en ai mangé moi-même pour eseier et que nous n'avons pas été incommodés.

" Art. 5 Considérant que la génice de M. B... est morte sans remède, attendu que la dite n'avait pas mangé de pomes de ter gaté vu que je man suis assuré.

" Art. 6. Vu que l'académie de Lyon l'a dit dans le journal que le maire ri çoi, vu aussi que le pharmacien set nourri de boullion de pomes de ter gatés et qu'il na de mal au queur qune fois.

Art. 7. Attendu tout cela que les pomes de ter ne sont pas malsain, ordonnons à tous les habitants, vache, boeuf, cheveau et cochons de la présente commune de mangé des pomes de ter gates car sa ne nui pas.

Art. 8. Ordonnons que les dites pomes de ter soit triés, mise au four pour les séché et pas en tas dans les caves.

" Fait en mairie le 15 octobre 1870"

* * *

PROTE MUSICIEN — Dans le dernier numéro de notre journal, un de nos protes, musicien-né, nous fait offrir nos *symphonies* aux Messieurs du Collège de Terrebonne, au lieu de sympathies.

Sont-ils distraits, ces musiciens !

* * *

AQUEDUC — Nous sommes heureux de constater que la compagnie de l'aqueduc est toute entière composée de capitalistes de St. Hyacinthe. Le pouvoir d'eau, occupé par Mr. A. Chagnon, a été loué à la compagnie qui va y placer son réservoir.

Succès à l'entreprise.

EUGÈNE DROLET

OU
L'ÉCOLIER MODÈLE

CHAPITRE II.

ENTRÉE D'EUGÈNE AU COLLÈGE.

L'année 1854 fut l'époque d'une épreuve bien pénible pour la famille d'Eugène. Une maladie contagieuse faisait de grands ravages dans le Canada. Presque toutes les paroisses eurent à enregistrer quelques victimes. Mais la paroisse de Ste Elisabeth fut peut-être une des plus affligées par ce terrible fléau, le choléra. La mort de M. Olivier Drolet, après quelques heures de maladie seulement, jeta une grande consternation dans la localité, et plongea sa famille dans une extrême désolation. Eugène était alors assez âgé pour comprendre la perte qu'il faisait; aussi cette mort produisit-elle sur son esprit une profonde et durable impression. Le souvenir de son père se présentait très-souvent à lui, pendant son séjour au collège aussi bien qu'au sein de sa famille. Il aimait à raconter à ses maîtres et à ses condisciples jusqu'aux moindres circonstances de ce funeste événement, avec un intérêt et une émotion qui faisaient compatir aux malheurs de sa famille. Tous les jours, il priait pour son père, et il offrait à Dieu toutes les indulgences qu'il pouvait gagner, afin d'obtenir au plus tôt son entrée au ciel. Aussi paraît-il avoir été exaucé. Quelques mois avant sa mort, Eugène racontait à sa sœur, qu'étant un jour à la chapelle, en prières pour son père, il crut entendre une voix qui lui disait : « cesse tes prières, ton père est au ciel; » et il ajouta : « Je ne rêvais pas, je suis presque certain d'avoir entendu cela; tu sais que papa, je ne l'ai jamais oublié. »

La Providence, qui emploie souvent des moyens qui paraissent durs pour exécuter ses desseins de miséricorde sur une famille ou sur un de ses membres, ne laissa pas Eugène longtemps orphelin après lui avoir enlevé son père. Celui-ci n'avait pas assez de fortune pour donner une éducation relevée à ses enfants, de sorte qu'Eugène n'eût peut-être pas eu l'avantage de faire un cours d'études dans un collège, où il devait trouver une grande facilité à s'avancer dans la vertu comme dans la science. Je dois ajouter que la Providence n'a pas oublié le Collège de St. Hyacinthe, en faisant venir de loin un élève pour servir à son édification et à sa gloire. Eugène trouva dans son oncle, Mr. H. Drolet, alors curé dans le diocèse de St. Hyacinthe, un protecteur et un second père. Touché du malheur qui venait de frapper la famille de son frère, ce bon Monsieur s'offrit à la secourir en payant l'éducation de tous ceux qui n'en avaient pas encore reçu.

Qu'elle fut grande la joie d'Eugène en apprenant qu'il devait entrer au Collège! Jusqu'alors il avait souvent eu ce désir; car il formait des vœux pour être prêtre; tous ses goûts étaient pour ce saint état.

L'entrée d'Eugène est donc arrêtée. Mais cette consolation était mêlée de tristesse. Il lui fallait se séparer de sa tendre mère qui avait toujours veillé sur lui avec tant de sollicitude, et qu'il aimait de l'affection la plus vive. La dou-

leur de Madame Drolet paraissait l'emporter encore sur celle de son fils; elle faisait difficilement le sacrifice de voir s'éloigner d'elle un enfant qu'elle chérissait entre tous les autres, à cause de tout ce qu'elle voyait de vertus briller en lui. Ordinairement les mères encouragent et consolent leurs enfants au moment de la séparation; mais alors, ce fut le fils qui conso la mère affligée. « Il faut bien, lui disait-il, faire ces sacrifices pour acquérir l'éducation. » Il l'entretenait encore dans l'esérance qu'elle le verrait dans l'état ecclésiastique. Il n'en fallait pas davantage pour consoler une mère profondément chrétienne qui voyait tant de force et de courage pour accomplir la volonté de Dieu, dans un enfant de douze ans.

Eugène s'éloigna pour la première fois de la maison paternelle avec la pensée qu'il n'y reviendrait qu'au bout d'une année. Mr. le Curé de Ste Elisabeth, qui s'intéressait au bonheur de cet enfant, en qui il voyait déjà tant d'espérances, écrivit au directeur du Collège pour recommander Eugène à ses soins les plus attentifs, lui disant qu'il lui envoyait un petit ange, et de veiller à sa conservation.

CHAPITRE III.

EUGÈNE AU COLLÈGE

Nous n'avons point d'autres détails sur l'entrée d'Eugène au Collège. Dès les premiers temps après son arrivée, les directeurs, bien que déjà prévenus en sa faveur, furent frappés de la naïveté, de la modestie et de la candeur du jeune élève qui était placé sous leurs soins. Cependant ils ne connaissaient pas encore tout le prix de l'acquisition qu'ils venaient de faire. Ils étaient loin de penser que ce petit ecclésiaste devait jeter plus d'éclat par ses brillantes vertus que tous ceux qui l'avaient devancé: qu'il serait choisi pour ouvrir et sanctifier la terre qui devait recevoir leurs cendres. Mais on s'aperçut bientôt que ce n'était pas un enfant ordinaire: la vertu, quand elle est solide et constante, quelque cachée qu'elle soit par l'humilité, ne tarde pas à être découverte et appréciée. Il fut bientôt facile de voir en ce jeune enfant les preuves les plus frappantes d'une éducation religieuse très-soignée. Aussi il ne fut pas longtemps sans s'attirer l'estime et le respect de ses maîtres et de ses condisciples. Ses confrères de classe, mieux que tous les autres en position d'apprécier ses qualités, lui donnèrent de nombreux témoignages d'attention et de déférence qui le mirent plus d'une fois dans la confusion. Tous aimaient à s'entretenir, à s'amuser avec lui.

Sa conversation était pleine de charmes: doux, affable, d'un caractère agréable, il savait plaire à tous ceux qui l'entouraient, en même temps qu'il les édifiait par ses paroles et sa modestie. Jamais on n'eût osé se permettre rien d'inconvenant en sa présence, tant on était persuadé de l'affliction qu'il en aurait conçue. Plusieurs ont remarqué que lorsqu'il se trouvait avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas on le voyait répondre en tremblant, et il avait hâte de se retirer le plus tôt possible. On a attribué cette espèce de défiance à la crainte qu'il avait de rencontrer quelque mauvais compagnon. Durant l'espace de plusieurs mois après son entrée au collège, on ne voyait Eugène s'amuser que rarement avec ses condisciples: il passait le temps de ses récréations à s'occuper tantôt de Dieu, tantôt de ses bien-aimés parents. Très-souvent il pensait à sa mère, qu'il avait laissée dans la désolation

causée par son départ ; et il se rappelait avec plaisir les sentiments d'amour maternel qu'elle lui avait si souvent exprimés. Alors il comprit mieux que jamais la grandeur du sacrifice qu'elle avait fait en consentant à se séparer de lui. Que de bonheur il éprouvait en apprenant des nouvelles de sa bonne mère ! Les lettres qu'il en recevait lui faisaient verser des larmes de joie et augmentaient encore son affection pour celle qui lui avait donné le jour.

Les lettres d'Eugène nous fournissent des témoignages fréquents de son amour persévérant pour sa mère absente. Voici une de ces lettres :

Ma très-chère maman.

Hier, pendant que presque tous les écoliers étaient occupés à se récréer, moi, assis seul dans un coin de notre grande salle, je prenais aussi le temps de ma récréation, mais d'une manière bien différente de la leur. En effet, eux ne pensaient qu'à faire des jeux... et moi je n'avais l'esprit occupé qu'à ma très-chère mère. Oh ! qu'elle était agréable cette récréation qui semblait ne m'avoir été donnée que pour m'occuper de toi en particulier !

Quels doux et attendrissants souvenirs se présentaient à mon imagination ? Je me rappelais les belles veillées que je passais auprès de toi et de mon père, ainsi qu'avec mes frères et mes sœurs ; et je me disais : aurai-je encore le bonheur de passer de semblables veillées chez nous ? Et une voix semblait me dire : Oh ! elles te seront bien belles, il est vrai, tes premières veillées de vacances, puisque tu te trouveras à côté de ta chère mère ; mais, hélas ! tu n'auras plus ton père.

Et tout cela, comme tu le vois, était bien attendrissant. Mais une pensée beaucoup plus touchante vint préoccuper mon esprit. Il me semblait t'entendre dire : « mon petit Eugène ne pense plus à sa pauvre mère, il ne m'écrit plus : Oh ! s'il savait combien ce a me chagrine. » Tu ne saurais croire comme j'eus le cœur gros, et je ne pus pas même retenir mes larmes. Il est vrai que j'aurais dû t'écrire plus tôt ; mais chère maman, tu n'en voudras pas à ton petit Eugène, je l'espère.

Je finis, ma chère mère, en t'en embrassant de tout mon cœur, sans oublier toute la famille ; et me dis pour la vie

Ton fils qui t'aime beaucoup

Eugène.

L'époque du renouvellement de l'année, qui produit ordinairement une joie excessive chez les enfants, rendait Eugène plus sérieux. Sa piété filiale devenait plus vive ; il aurait voulu la manifester à ses bien-aimés parents. Mais Dieu en l'éloignant de la maison paternelle voulut lui refuser cette jouissance, afin de l'attirer à lui d'une manière plus parfaite. L'enfant se soumettait généreusement aux desseins de la Providence ; et la pensée qu'il était dans la maison de Dieu, le meilleur de tous les pères, et de Marie, la plus tendre des mères, venait dissiper ses ennuis.

On aimera peut-être à lire la dernière lettre qu'il écrivit à sa mère, à l'occasion du jour de l'an.

1 Janvier 1858

Ma très-chère Maman.

Tu peux penser que c'est pour moi un très-grand sacrifice de passer le jour de l'an loin de toi ; aussi je t'assure que depuis mon réveil ce matin, j'ai le cœur bien gros. Je me

promène dans notre salle de récréation, et une foule de souvenirs se présentent à moi. Je pense à tous les jours de l'an que j'ai passés chez nous, et je me dis : Oh ! qu'ils étaient bien beaux pour moi ces jours ; car j'avais le bonheur de me trouver auprès d'un père et d'une mère ; mais aujourd'hui ce n'est plus de même : non-seulement je n'ai plus de père, mais je me trouve aussi privé de la présence de ma très-chère mère. Tu vois donc, Chère Maman, que toutes ces pensées sont bien propres à attrister le cœur. Cependant malgré tout cela, je puis te dire que j'éprouve beaucoup de consolation, lorsque je pense au bonheur que nous avons eu de trouver un oncle qui a bien voulu prendre la place de notre père. Où serais-je moi maintenant, si nous n'avions pas eu ce bonheur ? Je ne serais probablement pas au collège où on nous enseigne la science et la vertu. Il nous importe donc à nous tous de prier pour ce bon oncle qui a pour nous toute la tendresse d'un père. C'est ce que je fais aujourd'hui, à la crèche de l'Enfant Jésus. Mais en priant pour mon oncle, je n'oublie pas non plus dans mes prières ma chère mère et toute la famille.

À présent je terminerai en te priant de me donner ta bénédiction. Ah ! j'espère bien que tu ne la refuseras pas à un fils qui t'aime de tout son cœur.

Le même jour, il exprimait ainsi dans une autre lettre, à son oncle, Mr. le curé de St. Jules, sa reconnaissance profonde :

Mon très-cher oncle,

Je me trouverais bien heureux, s'il m'était permis de passer le jour de l'an chez vous. Il est vrai que je n'aurais pas le bonheur de jouir de la présence de ma mère ; mais au moins je pourrais m'entretenir avec un oncle qui a pour moi toute la tendresse d'un père..... Dieu n'a pas voulu me laisser longtemps orphelin. Il vous a choisi pour me servir de père. Aussi je ne sais que faire pour vous témoigner ma reconnaissance. Mais je crois bien que c'est en obéissant toujours à mes maîtres et en étant religieux que je m'acquitterai de ce devoir. C'est le vœu que je forme aujourd'hui à la crèche de l'Enfant Jésus. Je le prie aussi, le divin Enfant, de vouloir bien vous accorder de longs jours".....

CHAPITRE IV

SA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.

La reconnaissance qu'avait Eugène pour tous ceux qui lui rendaient quelque service, il l'entretenait profondément gravée dans son cœur à l'égard de Dieu, le souverain bienfaiteur et l'auteur de tout don parfait. Il convient d'en dire un mot dès maintenant ainsi que de l'union de son cœur au bon Dieu, parce que cette union fut comme le fruit de sa reconnaissance.

Comprenant toute l'excellence du bienfait d'une éducation chrétienne, il bénissait chaque jour la Providence de l'avoir tiré de ce monde rempli de scandales pour le placer dans une maison où il avait toute facilité de travailler à sa sanctification. Aussi était-il animé du même sentiment que le prophète lorsqu'il disait : « Le Seigneur s'est fait mon guide, et il ne me manquera rien ; je suis dans le gras pâturage où il m'a placé. » (Ps. 22)

à continuer.

LE JUBILÉ. L'an 1875 s'ouvre sous d'heureux auspices. Notre St Père accorde un Jubilé pour tout le monde catholique et la célébration s'en fera, ou pourra s'en faire, partout en même temps qu'à Rome. Pie IX est le seul pape qui ait vu, sous son pontificat, deux grands jubilé. C'est lui qui a accordé celui de 1850.—

Le Saint Père jouit toujours d'une excellente santé. Aux fêtes de Noël et du Jour de l'an, Sa Sainteté a reçu en audience une foule de personnes et a prononcé plusieurs discours dont nous ferons plus tard des extraits.

ESPAGNE—Alphonse XII, fils d'Isabelle II, ne sera pas roi sans coup feir; il ne le sera que par droit de conquête. Don Carlos, Charles VIII, prétend l'être par droit de naissance. La guerre des Carlistes et des Caristinos est imminente. Les deux prétendants implorent la bénédiction du St. Père qui la leur donne au point de de vue *spirituel* tout en remarquant qu'on a l'air de lui demander des bénédictions politiques

Rien de nouveau en France. Mgr Manning, en Angleterre, vient de publier une réponse complète au pamphlet incendiaire de Mr. Gladstone. Mr. de Bismark continue ses persécutions en Allemagne; les libéraux l'imitent en Suisse.

Les menaces de guerre entre la Turquie et nous ne savons quel autre pays n'aboutiront pas. L'Angleterre et la Russie se font les gros yeux à cause de leurs possessions asiatiques.

La Louisiane gémit toujours sous le despotisme radical des émissaires du Président Grant. Les démocrates gagnent partout du terrain. Un catholique, F. Kernan, vient d'être élu sénateur pour New-York.

CANADA—A Caraquette, Nouveau-Brunswick, la tyrannie protestante qui veut forcer les catholiques à payer pour des écoles *athées*, a enfin produit les résultats qu'on pouvait craindre. Après avoir souffert que leurs prêtres fussent emprisonnés, les biens de leur évêque confisqués et vendus, les catholiques ont malheureusement perdu patience, et à Caraquette, se sont insurgés dit-on contre l'autorité légale, quoique tyrannique et

injuste, de la majorité protestante. Il y a eu du sang versé. Plusieurs Acadiens sont maintenant en prison pour avoir pris part à cette émeute. On peut s'attendre à les voir punir avec une rigueur extrême. La population catholique, acadienne et irlandaise, est très-irritée: de fâcheuses complications sont à craindre, mais il y a lieu de penser que l'action des Acadiens a été dénaturée ou exagérée par la presse protestante.

Louis Riel, l'ex-président, a été déclaré *hors la loi*, par les autorités judiciaires de Manitoba. Le chef des Métis est maint nant un *proscrit*, ce qui n'est pas synonyme de coupable, tant s'en faut.

Le malheureux Lépine vient de voir sa sentence de mort échangée, par le Gouverneur Général, en commutation à la prison, pendant deux années, avec privation perpétuelle de tous ses droits de citoyen. Cette sentence a été approuvée par Lord Carnarvon ministre des colonies. Outre son caractère intrinsèque, cette mesure a cela de particulier qu'elle est censée être un *motu proprio* du Gouverneur. Les ministres fédéraux, Son Excellence l'affirme, n'y sont pour rien.

Un incendie. L'île de Beauport, pour les aliénés, est devenu la semaine dernière, la proie des flammes. De cette magnifique institution, il ne reste plus que le corps de bâtiment destiné aux hommes. C'est une perte immense.

Listes generales.

Rhetorique.....	Ste. Marie
Anglais.....	H. W. Mulvena
Belles-Lettres.....	N. Lebœuf.
Anglais.....	N. Lebœuf.
Versification.....	H. Brodeur.
Anglais.....	J. Girouard
Méthode.....	A. Fanteux
Anglais.....	V. Normandin.
Syntaxe.....	N. Valin.
Anglais.....	J. Daigneau.
Éléments, 1ère. div....	E. Mall-t.
.. 2d.....	D. Sénécal.

COLLEGIANA.

Vendredi, 22 — Grand émoi parmi les élèves: un bûcher vient d'être préparé sur le champ-de-Mars. Mr. G. accourt en toute hâte, croyant que Mr. **** va faire brûler en effigie le malheureux L... dont la tête lui a été réfu-

sée dans la dernière discussion.

Point du tout, dit un farceur, c'est le charcutier de la maison qui a transporté son abattoir au milieu de notre cour. Déjà bon nombre de larrous se promettent maintes collations aux saucissons lorsque Messire B— s'approchant du bûcher, répand un gallon d'huile de charbon sur la matière. Puis appliquant une allumette *malfaisante*, en un instant tout est enflammé. Mais débouchèrent alors de la salle de récréation deux gros gail-lards portant chacun un *Babcock* en bandouillère. Moins d'une minute leur suffit pour abattre le feu. Que firent-ils du surplus d'eau qui restait dans leur pompes?—Demandez à Mr. Garreau ou bien aux curieux qui voulurent le taquiner.

Nous savons bien que Mr. le Procureur n'avait pas l'intention d'avoir notre avis sur la valeur du *Babcock*, pour en faire l'achat; néanmoins qu'ils nous permette de lui dire que désormais nous dormirons moins inquiets, sachant que deux de ces machines seront tenues prêts à jouer à la première alarme.

JEUDI—28 Janv. La messe de communauté a été dite par Messire M. Martineau, ancien professeur de cette maison et chapelain des sœurs de Ste. Croix. Messire Martineau doit être entré chez les Jésuites le 29. Avant son départ il est allé dire adieu (en classe) à ses anciens élèves qui sont maintenant en philosophie.

Les M. M. des Bureaux des Examineurs ont commencé leurs visites semestrielles. Ils ont été bien accueillis partout, cependant il n'y a pas eu d'enthousiasme.

L'inventeur du nouveau gaz à éclairage, Mr. Ruthven est venu installer un appareil dans la cave de l'aile sud. Nous aurons, paraît-il, du nouveau gaz Dimanche prochain. En avant le progrès.

Le Vieux Janvier en fait des siennes depuis quelque temps — ce ne sont plus de légers fiocons qu'il secoue de son manteau mais bien des *pondreries* qu'il soulève pour encombrer notre glissoire.

Cependant malgré l'obstination du thermomètre, à rester en bas, et en dépit de toutes les bourrasques soulevées par les mauvais génies de la côte Perreault, les glisseurs valent comme supérieur à toutes autres le plaisir de la *traîne sauvage*.

Les dernières nouvelles ne sont pas favorables à la vieille *Confédération*: soit inexpérience des conducteurs, soit autre chose, elle n'est déjà plus capable de lutter contre le *Séneue Canada*.

Le *Courrier* et l'*Express* se disputent la palme avec acharnement. Il est arrivé même des courses où ils ont été vainqueurs tous deux en même temps : c'est du moins ce que prétend chaque parti ; y aurait-il une nouvelle agence *Havas* ?

C'est avec plaisir que nous avons appris le résultat de l'*examen* subi par M. Maurice St. Jacques le 10 et 11 courant. Malgré la très-grande sévérité des examinateurs, M. St. Jacques a été admis à l'étude du droit.

Mr. M. St. Jacques est président de l'Académie Girouard ; aussi la nouvelle qu'il reviendrait passer le reste de l'année avec nous, a-t-elle été accueillie avec joie.

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

[Aux cinq parties de la philosophie nommées dans le dernier numéro, on ajoutera la Cosmologie qui a été omise.]

Edmond. — Comment ! t'imagines-tu que je vais te nommer toutes les raisons de l'univers ? Je t'ai nommé les raisons suprêmes parce qu'elles sont peu nombreuses ; mais il n'en est pas de même des autres ; les autres en effet sont innombrables, et il me serait à peine possible de t'en donner une idée. Elles comprennent toutes les lois générales ou particulières qui régissent le monde ; elles répondent à tous les pourquoi et à tous les comment que l'on peut s'adresser relativement aux astres et à notre terre, aux gaz, aux liquides et aux solides, à la vie de l'homme, des animaux, et des plantes. Pourquoi les astres gravitent-ils dans l'espace ? Parcequ'ils obéissent à l'impulsion combinée de deux forces ; la force centrifuge et la force centripète. Pourquoi la matière se transforme-t-elle indéfiniment ? Parceque les éléments simples dont elle se compose ont des affinités et des répulsions. Pourquoi les corps se modifient-ils de mille manières ? Parce qu'ils sont soumis à l'action incessante de la lumière, de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité. Et ainsi de suite, Ernest.

On demandera pourquoi les saisons ? pourquoi la pluie ? pourquoi les orages ? pourquoi ceci ? et pourquoi cela ? et comment expliquer toutes ces choses ? De telles questions, en vérité, ne sont-elles pas infinies ? Or chacune d'elles exige une réponse, c'est-à-dire une raison. Es-tu satisfait maintenant ?

Ernest. — Et c'est l'ensemble de toutes ces questions que la philosophie actuelle rejette ?

Edmond. — Oui, parcequ'elle se livre aux raisons suprêmes exclusivement.

Ernest. — Mais les anciens, eux, comment faisaient-ils donc ?

Edmond. — Les Anciens ! oh ! ils ont tout embrassé, mais ils ont expliqué bien peu de choses. L'explication de l'univers est en effet une œuvre récente, datant à peine de quelques siècles, et qui se poursuit encore de toutes parts avec de merveilleux résultats. Cela est dû à la distribution ingénieuse des travaux ; quand le champ est moins étendu, on approfondit davantage. Tu connais le proverbe : *qui trop embrasse, mal étreint*.

Ernest. — Quelles sont donc les sciences aujourd'hui qui s'occupent des raisons de la nature, autres que les raisons suprêmes, puisque la philosophie ne s'en occupe plus ?

Edmond. — Ce sont les sciences naturelles proprement dites : l'Astronomie qui traite des astres ; la Chimie, des transformations de la matière ; la Physique des modifications du corps ; la Météorologie, des phénomènes de l'atmosphère ; la Géologie de la formation de notre globe ; la Paléontologie des fossiles ;

Ernest. — Mais l'histoire naturelle où est-elle donc ?

Edmond. — L'histoire naturelle, Ernest, est la collection de la Minéralogie, de la Botanique et de la Zoologie. La première traite des minéraux depuis le sable jusqu'au granit ; la seconde des plantes depuis la moisissure jusqu'au palmier ; la troisième des animaux depuis l'infusoire microscopique jusqu'à l'éléphant. Les minéraux, les plantes et les animaux sont les trois règnes traditionnels de la nature. Ainsi, Ernest, tu distingues bien, maintenant, entre la science naturelle, les sciences naturelles de l'histoire naturelle ?

VIII.

Ernest. — Oh oui, parfaitement.

De l'histoire naturelle, on passe aux sciences de la nature ; puis des sciences de la nature on passe à la science naturelle qui renferme tout, puisqu'elle renferme la Philosophie : de sorte que le vrai Philosophe tout en se livrant spécialement à l'étude des raisons suprêmes des choses, est censé connaître la nature entière ; et si ce Philosophe est en même temps Théologien,

c'est-à-dire s'il est versé dans la connaissance de l'ordre surnaturel par la Révélation et l'Eglise, il a atteint le plus haut sommet intellectuel auquel il soit possible d'atteindre : il est en Dieu, et de là, il domine tout, comme un aigle qui plane dans les hauteurs et qui voit tout au-dessous de lui. N'est-ce pas ainsi, Edmond, que les sciences s'enchaînent ?

Edmond. — Assurément, Ernest, je vois que tu as compris ; et si l'ardeur qui brille dans tes yeux ne me trompe point, je suis convaincu que tu voudrais bien ressembler à un aigle en fait de science.

Ernest. — Je ne m'en cache, Edmond, je ne m'en cache pas. Il me semble en effet que c'est dans la science qu'il faut aller chercher le vrai bonheur ici-bas, je veux dire le bonheur qui approche le plus de celui du ciel.

Edmond. — Au fond, tu as raison, Ernest. Car l'homme est fait pour Dieu ; or Dieu c'est la vérité : et comme tout être trouve sa perfection et son repos dans la jouissance de son objet propre, il s'ensuit que le savant qui plonge dans les profondeurs de la vérité, plonge dans les profondeurs mêmes de Dieu et y trouve des tressaillements et des transports ineffables. Néanmoins, Ernest, il ne faut pas oublier de faire une remarque essentielle : c'est que la vue immédiate de Dieu produit nécessairement l'amour ; tandis que la possession de la vérité dans cette vie ne le produit pas nécessairement. Or le bonheur ne s'obtient pas seulement par la science, il s'obtient par la science et l'amour. Fût-on l'homme le plus savant du monde, si on n'est pas saint, c'est-à-dire uni à Dieu, vivant de Dieu par la grâce et l'amour, on a une science vaine et stérile qui tourmente le cœur avec d'autant plus de force que l'esprit est plus éclairé. Et maintenant, mon cher, je tire cette conclusion. Si la vérité, dans ses plus hautes sphères, est d'une acquisition extraordinairement difficile et que l'amour, au contraire, par une admirable disposition de l'économie divine, puisse s'acquérir facilement ; si d'ailleurs cette science, à cause de notre constitution, ne nous unit point toujours à Dieu, tandis que c'est là l'effet immédiat de l'amour et de la vertu ; oh ! alors, appliquons-nous donc franchement et de toute la capacité de notre être, à faire le bien avant tout et à croître sans cesse en justice et en charité, sans nous troubler jamais de savoir jusqu'à quel point nous serons savants. Qu'importe après tout

que nous n'ayons pas la science en cette vie, si notre amour est un gage que nous la posséderons dans le ciel !

Ernest — C'est vrai, Edmond. Et je me range d'autant plus volontiers à ton avis, que la science qui ne produit pas l'amour produit ordinairement l'orgueil. C'est une réflexion que je me suis faite déjà plus d'une fois en étudiant mon histoire. Les grands savants qui n'ont pas été saints, ont été orgueilleux.

Mais faudra-t-il à cause de tout cela. Edmond, nous croiser les bras et abandonner nos études ?

Edmond. — Oh ! certes non : au lieu de se croiser les bras, il faut agir ; au lieu de brûler ses livres, il faut étudier : l'Eglise et la société nous font un devoir d'être instruits. Soyons donc instruits dans toute l'étendue du nécessaire ou de l'utilité. Notre premier devoir est la vertu, sans doute ; mais celui-là manque de vertu qui n'étudie pas, en proportion des services qu'on attend de lui et des espérances qu'il donne. Arrière tous les esclaves de la paresse !

Ernest. — Nous continuerons donc ensemble nos petites causeries sur la science ?

Edmond. — Il n'en dépendra que de toi. Ernest, je serai toujours à ta disposition.

Ernest. — Est-ce que nous nous bornerons exactement à l'histoire naturelle ?

Edmond. — Comment ! Ce champs-là n'est-il pas assez vaste ?

Ernest. — Il me ferait plaisir, Edmond, de m'envoler avec toi dans les plus hautes sphères de la science pour contempler de là la nature entière audessous de nous et nous abattre tantôt sur un point et tantôt sur un autre, partout où nous apercevrons de belles choses.

Edmond. — Tu reviens à tes premiers transports, Ernest : ton idée est une chimère. Si tu voulais t'élever avec moi, tu ne t'éleverais guères : je pense que notre vol ressemblerait fort à celui des poules. Qui sait même s'il ne nous faudrait pas, à l'instar de la tortue, user de la même machine qui transporta la pélerine, au risque de lâcher le bâton comme elle en desserrant les dents ; de tomber et de crever aux pieds des regardants. Voici plutôt le conseil que je te donne. Tu veux t'instruire : à la bonne heure ! Eh ! bien, profite avec le plus grand soin de l'enseignement profond et solide qui nous est donné dans cette maison. Tu as des professeurs capables de te satisfai-

re, et désireux eux-mêmes de te répondre : adresse-leur plus souvent des questions. En général, dans les classes, on est d'une apathie extraordinaire sous ce rapport.

Laissons donc à nos maîtres le soin de nous instruire ; et ne nous occupons pas d'autre chose en notre particulier que de passer agréablement nos récréations et nos loisirs ; de façon à pouvoir, sans fatigue et sans trouble, au jour le jour et à l'aventure, glaner quelques épis ou ramasser quelques bribes de science, capables d'entrer telles que telles dans le grand trésor d'instruction que nous sommes à nous former ici. Je ne vois rien de plus propre à cela que l'histoire naturelle.

Au reste, est-ce que toutes les sciences de la nature ne se tiennent point ? Libre à toi, quand il te sera agréable de le faire, de m'interroger sur la Physique, la Géologie, la Paléontologie, la Météorologie ou toute autre matière que tu voudras.

Ainsi c'est une affaire décidée et à la prochaine récréation. Ernest, je t'invite donc à m'adresser une question.

(à continuer.)

CONGE ! CONGE !! CONGE !!!

ENCOURAGEONS LES JEUX.

Les membres du Comité des jeux ayant fait l'acquisition du magnifique bloc nouvellement bâti près de l'ancienne maison Blanchard (Père), profitent de l'occasion de leur déménagement pour remercier leurs nombreuses pratiques de l'encouragement libéral qu'ils ont toujours reçu, et les inviter à venir leur rendre visite. Leur magasin de nouveautés est sans contredit un des mieux fournis de la localité. On y trouvera un assortiment des plus complets de

- CASQUETTES.
- CREMONES, CEINTURES.
- FLANELLES, GARDE-VUE.
- COLLETS, COLS, POIGNETS.
- BROSSES, PEIGNES, MIROIRS,
- CIRAGE. FIL, SAVONS,
- BRETELLES, BOUTONS,
- EPINGLES AIGUILLES,
- COUVERTS DE LIVRES,
- MUCILAGE,
- &c. &c.

Et une foule d'autres articles qu'il serait trop long énumérer ici.
UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLICITÉE.

G. GAUDREAU & Cie.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION À vendre

Chez M. M. ROLLAND & FILS, 12 & 14,
Rue St. Vincent MONTRÉAL.



Journal des Elèves Anciens & Nouveaux

du
College de St. Hyacinthe.

ATTENTION ! ATTENTION !!

On trouvera toujours à l'atelier du

" COLLEGIEN "

l'assortiment le plus complet de

PAPETERIE !

ENVELOPPES de toutes sorte et

PAPIER A LETTRES avec magnifique gravure du Collège.

FOOLSCAP bleu & blanc, de première qualité, pour Messieurs les Traducteurs,

PAPIER COMMUN, pour Pensums,

On se chargera aussi à l'Atelier, de toutes espèces d'

IMPRESSIONS !

CARTES DE VISITES,

CARTES D'AFFAIRES,

TÊTES DE COMPTES,

BLANCS DE REÇUS,

ETIQUETTES,

PROGRAMMES

&c. &c. &c.

le tout exécuté avec propreté et ponctualité, et à des prix très réduits.

A. Beaudry, Gérant.

ATTENTION!!! ATTENTION!!!

Les Écoliers trouveront toujours chez Mr. GODFROY DAIGNEAULT un assortiment des plus complets de :

- Drap à capot d'Écolier,*
- Drap à pardessus, Ceintures,*
- Visquettes, Crémones,*
- Cliaques, Mitaines, Gants,*
- Pardessus en feutre, &c. &c.*

UNE GRANDE RÉDUCTION DE PRIX sera faite aux Écoliers.

Les Messieurs du Clergé trouveront au magasin du sousigné les meilleures *Stoifes à Soutanes*, à des prix très-réduits.

G. DAIGNEAULT.

Place du Maréchal St. Hyacinthe.

**AU CLERGE.
AUX FABRIQUES.**

M. A. KEROACK.

COIN DES RUES CASCADES & ST. ANNE.

Vient d'ajouter à son établissement de Librairie un département pour la *Commission*. Etant en relation avec des maisons de confiance *Françaises, Anglaises et Américaines*, il pourra fournir, sur commande, toutes espèces d'articles, tels que :

- ORNEMENTS D'ÉGLISES,
- VASES SACRÉS,
- ORFÈVRES, BRONZES,
- ARTICLES DE FANTAISIE.

Toujours en mains, comme par le passé, *Livres de Piété, de Littérature, Classiques, Papeteries, Tapisseries, Invites, Chromos, Chemins de Croix, Cadres, Chapelets, Crucifix, Statues, Révètils, &c. &c. &c.*

Liste spéciale.

- GRADUEL VESPERAL ROMAINS,
- PAROISSIEN ROMAIN NOTE,
- CHANTS LITURGIQUES,
- PETIT CEREMONIAL ROMAIN,
- RITUEL ROMAIN,
- APPENDICE AU RITUEL,
- EXTRAITS DU RITUEL,
- MISSÈLS ET BREVIAIRES,
- &c. &c. &c.

(N. B.) Le *Catalogue* paraîtra en Décembre prochain, et comprendra *Almanach* le plus volumineux et le plus utile qui ait jamais été publié en français dans ce pays. M. M. les Marchands du District de St. Hyacinthe et des environs sont priés de ne pas en acheter d'autres.

M. A. KEROACK.

**PORTRAITS!
PORTRAITS!!
PORTRAITS!!!**

L'Atelier Photographique de A. DENIS n'est surpassé par aucun autre à St. Hyacinthe.

La *lumière* y est distribuée de manière à donner aux photographies les *Ombres* et le *Fini* tant recherchés par les connaisseurs.

Un *Artiste* très capable employé pendant 10 ans chez M. NOTMAN, de Montréal, est attaché à l'Établissement.

Les *Prix* sont toujours *plus bas* qu'ailleurs.

A. DENIS & Cie.

ÉPICERIES!!!



N. A. BOIVIN.

Place du Marché, St. Hyacinthe.



**L. BEAUDRY
HORLOGER.**

Grand assortiment de *montres, chaînes, épinglettes, &c. &c.*

Toutes réparations de montres ou autres bijoux faites avec soin et ponctualité.

**E. H. RICHER.
LIBRAIRE**

COIN DES RUES CASCADES ET ST. ANNE.

- Livres de piété, Litterature, Papier
- Livres classiques, Images, Chapelets
- &&&

Fournitures de bureau au complet.

Messieurs du Clergé pourront se procurer, en s'adressant au sousigné, tous les Livres de *Théologie, Ascétique*, & publiés dans le catalogue de la maison Rolland, aux prix de Montréal.

Aussi

- TABAC, CIGARES,
- PIPES, POTS A TABAC,

et tout ce qui regarde cette spécialité.

E. H. RICHER.

VIN DE MESSE.

Avec la bienveillante autorisation de SA GR. MGR. DE ST. HYACINTHE.

Les sousignés ayant fait un arrangement avec la Maison J. HUDON & Cie de Montréal, prennent la liberté d'informer M. M. les Membres du Clergé qu'ils pourront leur vendre le *VIN DE MESSE* aux mêmes *prix et conditions* qu'à Montréal

- CIERGES DE TOUTES GRANDEURS,
- HUILE D'OLIVE, LAMPIONS,
- ÉPICERIES.— de toutes espèces et de première qualité.

- ÉTOFFES À SOUTANES,
- ÉTOFFES À PARDESSUS,
- TWEEDS, &c. &c. &c.

Nous comptons sur votre bienveillant patronage et une prochaine visite.

RAYMOND, FRÈRES.

ALPH. RAYMOND,
NOË. RAYMOND.

A VENDRE.

A L'ATELIER DU "COLLÉGIEN".

"NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION", par le Rev. Mr J. S. RAYMOND, V. G. Prix.....15cts.

Une excellente traduction française de l'Anthologie Prix.....15cts.

Aussi, *Cantiques, Prières, &c.*

A. BEAUDRY, Gérant.